

P. Bost

Un billet de troisième

En ce temps-là je n'habitais pas encore un hôtel à Neuilly, je n'avais pas encore une belle voiture, ni une villa à Sainte-Maxime. (Je ne les ai pas davantage aujourd'hui, mais cela n'empêche pas que je ne les avais pas encore en ce temps-là). Je cherchais du travail.

Depuis trois mois j'avais frappé à toutes les portes, mis en mouvement tous les amis, demi-amis et quart-d'amis imaginables. Rien ne venait.

Enfin, je reçus le télégramme qui disait: «Affaire arrangée avec Fechsen stop t'attends Grenoble dès demain stop viens directement studio Besace». Besace, c'est celui de mes amis qui a réussi. Il est dans le cinéma. C'est un personnage, et il gagne énormément d'argent. En ce temps-là, il était assistant de Fechsen, l'illustre metteur en scène danois. Je lui avais bien demandé de me «trouver quelque chose là-dedans», mais je pensais qu'il m'avait oublié, ou qu'il n'avait pu rien faire, et son télégramme me surprit presque autant qu'il me fit plaisir. Cette fois, ça y était! J'entrais dans le cinéma! Pour faire quoi? C'était une question accessoire ; je serais probablement assistant de mon ami assistant, je me promènerais dans les studios en tutoyant les actrices, j'enverrais moi aussi, des télégrammes avec le mot «stop» et je garderais mon taxi toute la journée ; ce serait merveilleux !

Après une heure de ces réflexions, j'eus des pensées un peu plus sages, et un peu moins glorieuses. Je compris que, si je voulais arriver à quelque chose chez Fechsen, je devais reconstituer ma garde-robe tout entière, des souliers à la cravate. Je connaissais déjà assez la technique cinématographique pour savoir qu'on ne peut se présenter dans un studio que revêtu d'une tenue au moins un tout petit peu extravagante. Mon pardessus, mon complet veston, mes chaussures auraient fait pouffer jusqu'aux électriciens. Il fallait absolument qu'avant de partir je me mise en uniforme. Alors, je

sortis pour chercher de l'argent, et, avant de me mettre en chasse, je télégraphiai à Besace que j'accourais, et j'envoyai même un télégramme à Fechsen, directement : « Entendu stop arrive demain matin stop cordialement ». Je savais qu'il ne faut pas avoir peur de parler net et de s'imposer. Et puis, je me sentais déjà quelque chose comme le maître du monde.

Je commençai à me promener dans Paris, le télégramme dans ma poche, et le montrant à tout le monde. Le nom de Fechsen faisait chaque fois son effet, on me félicitait, c'était magnifique. Si magnifique qu'avant trois heures de l'après-midi j'avais trouvé à emprunter dix-huit cents francs, rien qu'en disant que j'en avais besoin . A sept heures du soir, j'étais méconnaissables. A la main une valise de cuir presque blanc, j'étais revêtu d'un magnifique costume de golf, mon torse se moulait dans un pull-over gris et bleu, j'avais aux pieds des souliers énormes, confortables et rouges, une casquette sur les yeux, bref, j'étais en tenue de cinéma. Je regrettais de n'avoir pu caser nulle part dans mon habillement une fermeture-éclair mais ce serait pour bientôt. Dans le hall de la gare de Lyon, à neuf heures du soir, plusieurs jeunes femmes se retournèrent sur mon passage

Un seul point noir. Tant d'achats indispensables avaient réduit à peu de chose les dix-huit cents francs que j'avais empruntés.

Je m'en aperçus en arrivant au guichet. Grenoble est plus loin de Paris qu'on ne le croit communément. L'employé me demanda froidement deux cents quatre-vingt cinq francs quinze, pour un billet de première. Je lui demandai donc le prix de

voyage en seconde classe. Il me le dit. Je repris la parole pour demander à combien il me laisserait le billet de troisième. «Cent vingt-cinq francs cinquante», me dit cet homme. Ça pouvait aller.

Je pris le billet, extrêmement ennuyé à l'idée de débarquer sur le quai de Grenoble d'un wagon de troisième. Si jamais Fechsen ou n'importe qui pouvait s'en douter, c'était un truc à me faire rater toute ma carrière. J'en avais froid dans le dos. Je n'étais pas fier. D'autant plus que mon entrée dans le compartiment, avec une valise neuve, mes gants neufs et mon complet neuf fut un peu gênante. Un militaire ivre et un jeune couple d'ouvriers qui mangeaient au couteau me regardèrent comme si j'étais responsable du régime capitaliste et des lois militaires.